

MIQUEL BATLLORI



© ELOI BONJOCH

MIQUEL BATLLORI I MUNÉ A UNE NETTE PRÉDILECTION POUR L'HISTOIRE DE LA CULTURE, SANS NÉGLIGER POUR AUTANT SES ASPECTS POLITIQUES ET ÉCONOMIQUES. EN TANT QU'HISTORIEN, IL PRÉFÈRE LAISSER LES IDÉOLOGIES DE CÔTÉ. IL A CONSACRÉ LA PLUS GRANDE PARTIE DE SON TRAVAIL À L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE DE LA CULTURE CATALANE ET DE SES RELATIONS AVEC L'EUROPE. IL EST ÉGALEMENT UN SPÉCIALISTE DE RAMON LLULL, D'ARNAUD DE VILLENEUVE, DES BORGIA ET DU SIÈCLE DES LUMIÈRES.

ASSUMPCIÓ MARESMA JOURNALISTE

Miquel Batllori i Muné vit entre Rome et Barcelone. Il a dirigé la revue *Archivum Historicum Societatis Iesu*. Il est professeur émérite de l'université pontificale grégorienne de Rome. Membre assidu des congrès internationaux de sciences historiques et de la Couronne d'Aragon, il a fait partie du Comité international des sciences historiques. Il est aussi membre de l'Académie d'Histoire de Madrid, de l'Institut d'Etudes catalanes et de l'Académie des Belles Lettres.

Son oeuvre publiée en différentes langues compte plus de deux cents titres. Il a une nette prédilection pour l'histoire de la culture. Il a consacré la plus grande partie de son travail à l'étude de l'histoire catalane et de ses relations avec l'Europe à partir de documents recueillis en Amérique et en Europe. Il est également un spécialiste de Ramon Llull, d'Arnaud de Villeneuve, des Borgia et du siècle des Lumières.

Lorsqu'il sera décoré de la médaille d'or de la Generalitat, la plus haute distinction du gouvernement catalan, le philosophe Pere Lluís dira de Miquel Batllori i Muné qu'il possède "cette qualité –ou toutes les qualités– de 'l'uomo universale' des grandes heures florentines".

Miquel Batllori i Muné vient d'avoir quatre-vingts ans. Il est né à Barcelone, en 1909, à l'époque des violentes manifestations anticléricales, plaça de Catalunya, en plein centre de la ville. En 1928 il entre chez les jésuites, ce qui le mènera à l'exil, en Italie, lorsque l'ordre des jésuites sera dissout par la 2^e République. Son âge, qui lui vaut –un peu tard– les hommages, les compliments et l'admiration, ne l'empêche pas de continuer à se consacrer à l'étude et l'écriture. Il lui reste encore bien des choses à faire. Il tient pourtant compte de son âge, parce que celui-ci l'oblige à certaines concessions. Des concessions quant aux horaires, au temps: réduire ses heures de travail et s'accorder une pause tous les deux ans.

Bien qu'il se trouve pour le moment dans une de ces périodes de repos, il est en train de préparer un discours pour le Parlement de Catalogne sur le bicentenaire de la Déclaration des droits de l'homme, un des nombreux travaux sur commande qu'il n'a pu éluder. Ensuite il retournera à Rome, vivre ce qu'il appelle une "époque différente" et collaborer au dictionnaire de l'histoire des jésuites, un projet déjà



très avancé. Il dit qu'il refuse dix pour cent des invitations qu'il reçoit.

Une fois ce travail terminé, il pourra se consacrer à son oeuvre la plus attendue, la correspondance des Borgia, ouvrage qu'on lui réclame depuis longtemps et auquel il ne semble pas pressé de mettre le point final. Ce retard, justifié par de nombreuses et bonnes raisons, provient sans doute d'un désir de laisser l'oeuvre mûrir et paraître au bon moment, c'est-à-dire au moment où la polémique ne pourra plus atteindre l'oeuvre ni son auteur.

Cet homme érudit s'exprime avec la précision d'un sage, utilisant un vocabulaire riche, naturel et direct, sans pour autant se départir d'une certaine tournure jésuitique. Tout au long de l'entrevue, il usera de cette arme linguistique pour ne pas dévoiler les secrets de cette correspondance tout en les insinuant. Ceux qui se situent en marge des "pseudo-borgiens" et des "anti-borgiens" savent qu'il sera forcément obligé de faire face aux critiques, lorsque la correspondance sera publiée.

C'est peut-être pour cela qu'il écrivait en 1958: "L'histoire n'admet ni justifications ni revendications, elle exige des preuves, appuyées par des documents, pouvant entraîner des réflexions ou des révisions objectives et sereines, au-delà de toute passion ou préjugé. Si les "pseudo-borgiens" s'indignent de ce que je ne fasse aucun cas de leurs fantaisies anti-critiques, je continuerai à les mépriser en silence. Et si les "anti-borgiens" me reprochent une sympathie excessive pour le pape qui, alors que la Renaissance était à son apogée, ennoblit leur langue, qui est aussi la mienne, qu'ils me pardonnent mon peu de sympathie à l'égard de leur profonde et passionnelle antipathie".

Partisan de la recherche historique documentée, Miquel Batllori nous explique qu'il préfère laisser les idéologies de côté car il les considère préjudiciables. Il dit aussi qu'il se voit de plus en plus comme un historien agnostique.

Sa vocation européenne lui est venue à une époque où l'on ne parlait pas encore de l'Europe. Elle lui est venue d'une université, Barcelone, surtout de ses professeurs et puis encore de quelques maîtres. C'est là qu'en 1928 il obtint sa licence ès lettres et en droit. Miquel Batllori se souvient encore de chaque cours, de chaque professeur et des mérites de chacun. L'envergure et la vision internationale que Bosch i Guimpera donnait à ses cours d'histoire ancienne, le professeur Angel de Peláez et son histoire de l'art, et surtout Jordi Rubió dont il se considère le disciple. Tous ces professeurs ont, pour lui, une chose en commun: ils lui ont fait comprendre que la culture était un fait universel. "C'est à l'Université que j'ai commencé à me sentir plus Catalan, plus européen. C'est là que tout a commencé pour moi."

Remontant à ses origines, Miquel Batllori nous raconte que sa mère était cubaine, fille d'un fermier qui était allé chercher fortune à La Havane, et que c'est pour cette raison que chez lui on parlait espagnol. "Ce n'est que lorsque je suis entré à l'université que j'ai compris ce que signifiait la culture catalane. C'est alors que j'ai commencé à changer de peau. Je n'ai pas eu besoin de changer de veste ni de chemise, je me sentais devenir de plus en plus Catalan. Je me suis alors efforcé non seulement d'étudier la langue et la littérature, mais aussi d'apprendre à penser aussi bien en castillan qu'en catalan. Quand je fré-



qu岸tais le collège de la rue Casp, je parlais très mal le catalan et mes compagnons se moquaient de moi." Pour parler de cet homme qui se méfie des superlatifs et des exagérations, il faudrait recourir à tous les superlatifs possibles pour qualifier sa condition catalane et son érudition.

—Quelle était la situation géopolitique de la Catalogne par rapport à celle de l'Europe à la fin du Moyen Âge?

—Avant tout, je voudrais faire remarquer, en dépit de ce qu'on en dit dans les milieux journalistiques, que l'union de la Catalogne et de l'Aragon, tout en étant personnelle, ne fut jamais un mariage, mais plutôt un pacte politique. Cela aura une grande répercussion politique et économique. D'une part, l'a-

rière-pays catalan étendait son territoire, de l'autre, l'Aragon assurait son indépendance face à la Navarre et à la Castille et avait une voie de sortie vers la mer.

C'est une époque qui nous montre ce que notre histoire aurait dû être, l'histoire de la couronne d'Aragon dans son ensemble, formant une pluralité politique en terres hispaniques et une unité indépendante en dehors de notre territoire. A partir de ce moment, il s'est produit un double phénomène: notre roi s'appelait tout simplement roi d'Aragon, exception faite de certains documents de chancellerie où il était désigné avec tous ses titres, et celui de comte de Barcelone en dernier; tandis que tous les sujets du roi d'Aragon, en dehors de la péninsule et des Baléares, étaient

désignés d'office sous le nom de Catalans.

On peut citer, comme exemple, le privilège concédé à Pierre le Cérémonieux pour le repeuplement de l'Alguer, qui stipule clairement que par "Catalans" il faut entendre tous ses sujets.

—Est-ce à cette époque qu'a débuté la période expansionniste de Catalogne?

—L'union avec la couronne d'Aragon va faciliter l'expansion commerciale au-delà des Pyrénées avec les comtés du sud de la France, surtout avec Toulouse et davantage encore avec la Provence qui, au cours de différentes périodes, sera liée à la Catalogne; et, dans l'autre direction, l'expansion politique et commerciale avec l'Italie établira un pont avec l'Afrique du Nord et l'Orient.



La tendance expansionniste vers la Méditerranée est le résultat d'un mariage-clé, celui de Pierre dit le Grand et de Constance de Suabia, qui mettra la couronne d'Aragon en contact avec le monde oriental qui, à cette époque, représentait une importante source d'intérêt commercial.

Vint ensuite l'occupation de la Sardaigne et de Naples. Et, bien que le second de ces royaumes se fût politiquement détaché de la couronne d'Aragon après la mort d'Alphonse le Magnanime, le catalan survécut comme deuxième langue de la chancellerie et le castillan comme deuxième langue de la cour.

—Quelles étaient les relations de Barcelone et Valence avec Naples?

—Il existe plusieurs études très sérieuses à ce sujet, dont celle, inédite, du regretté Federigo Melis sur l'importance de la contribution des deux villes à la conquête de Naples. Il y eut un moment où le roi Alphonse se trouvait pratiquement encerclé et incapable de donner l'assaut final à la ville. C'est l'aide financière apportée par Barcelone et Valence, ainsi que l'aide militaire fournie par la famille Cabrera, qui avait des fiefs en Catalogne et en Sicile, qui ont permis d'entreprendre la dernière campagne et d'obtenir la soumission de Naples. C'est pourquoi le roi Alphonse a fait tant de choses en notre faveur. En 1494, son petit-fils, Alphonse II, rassemble tous les privilèges de la guilda catalane, privilèges qui favorisaient en particulier le commerce. Cette guilda

existera jusque sous le règne de Charles II, c'est-à-dire jusqu'à la fin du XVII^e siècle. C'est la raison pour laquelle les marchands de Catalogne, de Valence et de Majorque n'étaient pas tellement intéressés par le commerce avec l'Amérique; ils préféraient poursuivre dans la voie médiévale qui leur avait donné la puissance économique. Des voyageurs de l'époque parlent même de la splendeur de Barcelone, alors que nous en parlons plutôt comme d'une période de décadence. Cette décadence n'était donc pas si évidente, ne serait-ce que du point de vue économique.

—A cette époque de l'hégémonie catalane...

—Hégémonie est un mot ultra-nationaliste que je n'aime pas. C'est un mot



suranné. La Catalogne jouait un rôle important dans le commerce méditerranéen, mais parler d'hégémonie serait une exagération.

—Expansion ou impérialisme?

—Expansion plutôt qu'impérialisme, parce que impérialisme est un mot qui sous-entend une domination. Mais ce que nous représentons, nous autres Catalans, a son origine dans ce pacte politique avec la couronne d'Aragon qui nous accordait et assurait notre expansion méditerranéenne. Le premier pacte politique entre la Catalogne et l'Aragon, et les conquêtes de Valence et de Majorque qui s'ensuivirent, créèrent une union personnelle qui se rapprochera de plus en plus de ce qu'on appelle, en droit constitutionnel moderne, une confédération.

—L'expansion catalane a-t-elle été politique, économique ou culturelle?

—Elle a été avant tout économique, en second lieu —mais en même temps— politique, et troisièmement culturelle. Il faut cependant reconnaître que la Catalogne recevait beaucoup plus d'Italie qu'elle ne lui donnait, et plus particulièrement à l'époque des premiers humanistes. Avant cela, l'influence de Ramon Llull, d'Arnaud de Villeneuve et d'autres de nos grands chroniqueurs s'était largement étendue à toute l'Italie.

—Pensez-vous que les écrivains que vous venez de mentionner sont les plus représentatifs de notre culture en Italie et dans les autres pays d'Europe?

—Lorsque j'ai entrepris des recherches sur les jésuites catalans en Italie, après l'expulsion du roi Charles, j'ai fait une investigation systématique des plus importantes archives et bibliothèques d'Italie. Concentrant mes recherches uniquement dans le domaine de la culture médiévale catalane, j'ai pu constater qu'il y avait trois personnages véritablement internationaux.

Saint Raimond de Penyafort de Catalogne, Ramon Llull de Majorque et Arnaud de Villeneuve de Valence. Je pourrais ajouter saint Vicenç Ferrer, pour ses écrits spirituels et ses sermons. Je ne connais guère de bibliothèques italiennes ou européennes spécialisées en langues médiévales où ces trois personnages ne soient représentés.

—Qui Ramon Llull peut-il intéresser?

—Ramon Llull intéresse tous ceux qui étudient la philosophie de la Renaissance. De tous les écrivains de langue catalane, Ramon Llull est celui qui a le plus marqué, géographiquement et chronologiquement parlant.

Le "llullisme" se recrée sans cesse. Il y a d'abord le "llullisme" de type intellectuel, de nature théologico-philosophique. A la fin du XV^e siècle, la science, en tant que telle, commence à éveiller la curiosité et c'est alors que Llull apparaît comme l'homme qui cherche l'unité de toute vérité scientifique. Vers l'an 1400 apparaît un "pseudo-llullisme", et un grand nombre de docteurs se mettent à écrire des ouvrages d'alchimie faussement attribués à Llull, ce

qui contribuera à la naissance d'un mythe.

Mais son influence tout au long de l'histoire ne s'arrête pas là. La persistance de la "combinatòria", tant dans le nord de l'Italie qu'en Allemagne, fait que Llull est encore très présent dans le monde de Giordano Bruno et de la "nemetècnica". Au "llullisme" philosophico-théologique succède le "llullisme" critique de caractère historique venu de Majorque au XV^e siècle avec le Père Andreu Moragas, qui est le premier à avoir tenté d'écrire une biographie plus ou moins critique de Ramon Llull. Le "llullisme" critique se maintient jusqu'au XVIII^e siècle; il se rallie ensuite au "llullisme" de la Renaissance et finit par aboutir à l'étude philologique des textes de Ramon Llull.

—Ce mouvement culturel catalan est-il dû à des personnalités isolées, ou bien est-il le résultat d'un mouvement plus vaste?

—J'ai découvert qu'il existait un groupe de penseurs et d'écrivains qui avaient exercé une certaine influence isolée, comme Eixemenis. Mais j'ai aussi trouvé d'importants vestiges de ce que l'on pourrait appeler une culture catalano-napolitaine. Dans ce groupe apparaît un personnage catalan assez curieux, Lluís de Besalú, fauconnier d'Alphonse le Magnanime, dont on a trouvé un livre de fauconnerie écrit en italien et orthographié en catalan; et un autre écrivain de Valence, Llop Despejo, d'Oriola, qui a écrit l'histoire des rois de Naples en italien.



Vers la fin du XV^e siècle, un des classiques italiens s'appelle Joan Garret; il vient de Barcelone et changera son nom pour celui de Cariteo, poète dantesque, un des classiques italiens de l'époque humaniste. En même temps, il y a au royaume d'Aragon une survivance de l'esprit médiéval qui durera jusqu'au XVI^e siècle. Je n'en dirai pas davantage car, il n'y a pas longtemps, le sujet a été amplement traité par Alain Milhou.

—Durant de nombreuses années vous vous êtes consacré à l'étude des Borgia. Pourquoi cette famille soulève-t-elle tant de controverses et de passions?

—Parce que les protestants les ont utilisés comme un exemple de corruption catholique tant à la cour qu'en la personne d'Alexandre VI. Ils sont le sujet d'une vieille polémique présente dans tous les conflits qui opposent catholiques et protestants.

D'autre part il faut reconnaître qu'ils sont un sujet de polémique bien fondé. La seule chose qui a sauvé Alexandre VI, c'est qu'il était un Valencien très intelligent. Il joua et conjuga la politique pontificale avec les politiques italienne, espagnole et familiale.

—On a dit que la politique familiale était la seule qui comptait pour eux.

—On a dit que le fondement même de leur politique était l'exaltation de leur nombreuse famille. Mais leur politique n'était pas uniquement centrée sur cet objectif. On peut dire de leur règne

qu'il a mis fin à tout le féodalisme —un féodalisme de bas étage du point de vue politique, mais non pas du point de vue culturel— de tous les petits États d'Italie du centre-nord, en faveur d'une organisation plus cohérente des États pontificaux.

Pratiquement, les États pontificaux de Pie IX étaient la continuation de ceux qui avaient été créés sous Alexandre VI et César Borgia. Ceci n'est que l'aspect politique de l'homme en question. Sur le plan moral et personnel, Alexandre VI était une calamité. Un homme plein de contradictions, un homme personnellement dévot mais humainement amoral. Sa propre fille disait de lui qu'il était "l'uomo più sensuale che e conecutto del mondo".

—Les documents que vous avez étudiés au sujet des Borgia mentionnent-ils les relations de Lucrèce avec son père?

—Il existe deux documents que nous connaissons déjà aux archives de Modène, un document aux archives des jésuites de Rome et deux autres aux archives capitulaires de Valence, dont on peut déduire avec quasi certitude historique que Lucrèce a été la maîtresse d'Alexandre VI. Ces documents se réfèrent à Joan Borgia, duc de Nepi et de Camerino.

—Les Borgia utilisaient-ils la langue catalane?

—La langue catalane de Valence était la langue de la cour romaine. Il y a même des lettres d'un certain Ortiz à un certain Carranza, tous deux Castillans,

écrites en catalan. Le catalan était la langue de la cour et, comme telle, elle était respectée et pratiquée.

—Vous avez passé beaucoup de temps à l'étude de la correspondance des Borgia. Avez-vous terminé ce travail?

—La correspondance des Borgia demande d'être annotée avec soin. Il s'agit d'en faire une édition critique. Je prévois qu'il y aura cinq tomes. De ceux-ci j'en ai trois de prêts avec la section philologique au complet; pour la section historique j'attends la publication prochaine des documents recueillis à Valence par Lluís Cerveró i Gomis, documents qui sont en ce moment examinés par deux spécialistes, boursiers de la Generalitat de Valence. Cette étude couvre une période allant du XII^e au XVI^e siècle. Je suis arrivé à l'époque de Saint François de Borgia et ses frères et beaux-frères.

A partir de l'été prochain, si Dieu le veut, une fois que j'en aurai fini avec le dernier tome des archives Vidal i Barraquer, je pense me consacrer au prologue de l'histoire de la famille Borgia et commencer à publier la correspondance. Je ne regrette pas de ne pas avoir publié cette correspondance plus tôt, car bien des choses ont changé durant les quarante ans qui se sont écoulés depuis que j'ai commencé ce travail. Maintenant, après un siècle de Freud et de révolution sexuelle, les gens sont mieux préparés, même les "plus pieux" ne se scandalisent plus. Il y a certains faits qui, quarante ans plus tôt, auraient scandalisé beaucoup de gens. ●